



Une rencontre

PHILIPPE LEKEUCHE

Depuis longtemps, j'avais remarqué que « l'oiseau » était fort présent dans de nombreux poèmes qui volettent de page en page au fil de tant de recueils. Cela m'avait frappé. Le plus souvent, « l'oiseau » n'était pas spécifié, il apparaissait comme un symbole, tout comme « les fleurs » ou « l'arbre », dessinant un paysage abstrait et conceptuel. En fait, « l'oiseau » n'était qu'un vocable.

Si j'ai besoin d'oiseaux bien concrets et réels (faucon, corbeau, rouge-gorge, merle, sittelle torchepot, pie, oie, mésange, etc.), il m'est arrivé aussi, je l'avoue, de nommer « l'oiseau » tel un concept du mouvement, du vol, de l'aérien, de l'apesanteur. Mais je préfère les vrais oiseaux qui ne sont pas faits de mots, avec de vraies plumes qui ne sont pas celles de la littérature. Ainsi, la mésange, l'oiseau des poètes, dit-on, est pour moi une petite merveille.

Sur le rebord d'une des fenêtres de ma salle de séjour, je pose chaque matin d'hiver une assiette avec des graines de tournesol et les mésanges tout excitées, rapides et furtives, viennent les picorer. Il y a aussi les oies dans le jardin près de l'étang qui, perpétuellement, du matin au soir, mangent l'herbe du pré et parfois se chamaillent. Sans oublier les gentils moineaux tout joyeux.

Un de ces matins gris, alors que mon humeur était sombre, que j'avais le cœur lourd face aux ombres menaçantes de ce monde, mon horizon s'était refermé, je ne parvenais plus à voir, mon regard lui aussi était devenu étroit et noir.

Je regardais par la fenêtre sans rien contempler ou admirer, ne percevant qu'une absence éteinte et basse, un ciel alourdi, si monotone et immobile. Au loin, à la lisière du bois, des bouleaux et des frênes nus, décharnés, s'effaçaient dans la brume.

C'est alors qu'une mésange soudain pépia ; elle me surprit et m'ouvrit les yeux. Elle se trouvait à quelques mètres, nichée sur un prunier du potager et sa petite tête oscillait vivement. Son œil m'avait aperçu derrière la vitre, tout près de l'assiette de graines et elle hésita un instant. Puis, courageuse, elle prit son bref envol et vint se percher sur les bords de l'assiette, me regarda et prit le temps, sans peur aucune, de chiper quelques graines. Oui, elle m'avait bien vu, moi, ombre d'une humanité pesante en ce matin froid.

Je fus saisi d'un grand bonheur. Ce petit être vivant, si fragile, s'était adressé à moi et l'espérance, en un éclair, déchira le voile obscur de mes yeux. Nous communiâmes intensément le temps de quelques secondes, elle me parla sans aucun doute : sa présence me communiqua de la vie, elle était un signe venu d'ailleurs, d'une dimension lumineuse que, la plupart du temps, nous ne percevons plus.

Puis, elle s'envola et disparut. Je me suis dit après-coup qu'elle était une messagère, un « ange » au sens grec de ce mot. Elle avait transfiguré ma matinée et m'avait rappelé que j'étais, moi aussi, un existant partageant avec elle la même finitude face aux mystères sans limites de la Création.

J'ai, bien entendu, tenté d'en parler dans un poème, mais le miracle resta dehors, dans la vraie vie de cette rencontre passagère. Et le poème, qui avait prétendu fixer l'instant, semblait un peu délavé, comme une vieille photographie qui a pâli.

Il n'y a pas de morale à cette brève histoire, mais il y a plus qu'un souvenir : il y a un événement réel qui perdure et a toujours lieu. Et les poèmes qui passent font ce qu'ils peuvent pour capturer ce qui ne passe jamais.

Copyright © 2024 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cet impromptu :

Philippe Lekeuche, *Une rencontre* [en ligne], Impromptu #49 (15 mars 2024), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2024. Disponible sur : <www.arlfb.be>